

Jean Guiloineau

Vous avez dit « chaise » ?

Sans doute étais-je fait pour produire des théories sur le langage. J'ai commencé très tôt, mais dès le début, une faute de prononciation m'a amené à réfléchir. C'est la raison pour laquelle je n'ai plus aucune théorie des langues.

Vers l'âge de cinq ou six ans, j'ai cru comprendre le fonctionnement des langues à partir d'un exemple, d'un seul. Cela se passait en 1945 ou 1946 et j'habitais à la campagne, aux limites de la Beauce et de la Normandie, une région très visitée à l'époque. Mes premiers souvenirs sont des souvenirs de guerre, un peu de l'Occupation, beaucoup de la Libération. Pendant quatre ans, les Allemands – on disait les Boches – étaient restés dans le village. À leur contact, les adultes avaient appris quelques mots d'allemand qu'ils prononçaient avec un accent paysan à couper au couteau : « Verbotenne », « Papirre », « Kartaufeule » et quelques autres comme le « mam'zelle promenate »... très proche du français. Nous, les enfants, nous n'utilisions qu'un mot allemand, « chaise ». Et c'est ce mot qui me fit concevoir une théorie originale des langues, ainsi qu'une vision géopolitico-linguistique de l'histoire qui devait rapidement tourner court.

« Chaise ! » Nous nous lancions ce terme allemand comme la pire des injures sur les deux kilomètres qui séparaient l'école du hameau, là où nous étions sûrs que les adultes n'entendaient pas. C'était non seulement un gros mot, donc interdit, mais il était, de plus, en allemand, ce qui lui conférait dans ces années-là une force, une violence, un degré supplémentaire dans l'échelle de la grossièreté que son équivalent français ne possédait pas, devenant du même coup presque sympathique. En le proférant, on passait de l'ordre de la grossièreté à celui du blasphème. Crier ce gros mot en allemand, entre nos plants de pommiers normands et le mur du parc du

château, c'était un peu insulter la France. Dire « chaise » à un camarade revenait – presque – à le traiter de « tête de Boche », la plus insupportable des injures, une accusation ressentie comme si grave qu'on hésitait à l'utiliser car, si on le faisait, c'était le groupe entier des enfants, image de la nation, qui se retournait contre soi. L'insulté avait immédiatement la sympathie des autres et l'insulteur se retrouvait exclu, rejeté, obligé de marcher à vingt mètres derrière, Boche à son tour. Quand on arrivait aux premiers murs du hameau, le groupe s'enfuyait dans les ruelles, entre les mares et les puits. On rentrait chez soi, seul comme un pestiféré, dix minutes après les autres.

Ce qui m'avait frappé, ce que je trouvais merveilleux, admirable, c'est que les Allemands se servaient pour dire ce gros mot d'un terme qui existait aussi en français et qui désignait ce meuble sympathique et inoffensif, une chaise, dont on m'avait privé parce que je n'arrêtais pas de me balancer (j'avais un tabouret). À partir de mon exemple du « chaise » français et allemand, j'avais conclu qu'il n'existait qu'un même nombre de mots pour toutes les langues de la terre, mais que les mêmes mots n'avaient pas le même sens en français, en allemand, etc., ce qui expliquait la différence entre les langues. Un peu comme si, au début, on avait donné à chaque peuple le même sac plein des mêmes mots mais que chacun les ayant sortis dans un ordre différent, les significations avaient changé. Les langues du monde me paraissaient un immense désordre lexical. Et comme mon père disait que, s'il y avait des guerres, c'était parce que les peuples, ne parlant pas la même langue, ne pouvaient se comprendre, je voyais ce désordre comme le plus grand malheur de l'humanité. C'était ma version de la malédiction de Babel que j'apprendrais plus tard. Mon père, qui aimait les solutions radicales et qui ne parlait que le français, disait aussi que pour mettre fin aux guerres il suffirait que tout le monde apprenne la même langue. (Je soupçonne qu'il pensait que cette langue devait être le français.) J'avais envie de lui dire que ce n'était pas tout à fait comme ça. En fait, tout le monde parlait déjà la même langue, enfin les mêmes mots, mais en désordre. Il n'était pas nécessaire que les étrangers apprennent le français. Il suffisait qu'ils remettent les mots dans le bon ordre (le bon ordre étant français, évidemment). Mais comment expliquer ma théorie à mon père alors que mon seul exemple était « chaise », un gros mot, allemand de surcroît. Je me taisais donc, mais n'en pensais pas moins ! « Chaise ». Ai-je rêvé sur ce mot ! Je me demandais parfois ce que cela pouvait bien vouloir dire en anglais ou en américain (je croyais que l'américain était une autre langue, puisque les Américains venaient d'un autre pays). Je me demandais ce que voulaient dire « table » ou « cuisine » en allemand ; ce que voulait

dire notre gros mot français, puisque l'idée était déjà prise par « chaise ». Je pensais que traduire consistait à retrouver l'ordre originel des mots.

Pour une meilleure compréhension, j'aurais sans doute dû dire plus tôt que le mot « chaise » avec lequel nous nous insultions sur le chemin de l'école n'était qu'une mauvaise prononciation. La langue française ayant réduit ses diphtongues quelques siècles plus tôt, nous avons aussi réduit celle du *Scheiße* allemand pour le franciser en « chaise » par contamination. Plus tard, j'ai appris que « chaise » se prononçait en fait *Scheiße*, qu'il n'avait aucun rapport avec « chaise » et qu'il était plus proche de *shit* que j'ignorais alors. (Les Américains, qui avaient remplacé les Allemands dès l'été 1944, ne nous avaient pas laissé de gros mots mais des termes aussi merveilleux que les objets qu'ils désignaient, « chwine-gomme », par exemple. En américain, les soldats disaient aussi « Mam'zelle promenade », que les jeunes Françaises comprenaient mieux, apparemment.) Plus tard, j'ai appris que les peuples se font la guerre pour quantité de raisons et que la diversité des langues n'est pas un désordre mais une richesse (mais peut-être n'y a-t-il pas de richesse sans désordre), et qu'il ne faut jamais fonder de théorie à partir d'un seul mot mal prononcé.

Pourtant, je n'ai jamais oublié l'injure superbe que nous lancions vers le ciel entre les blés et les betteraves : « Chaise ! » Et je n'ai plus jamais conçu de théorie des langues.